

La mauvaise réputation

Michaël Grégoire

Number 149, Spring 2008

La bande dessinée à l'école

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1729ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

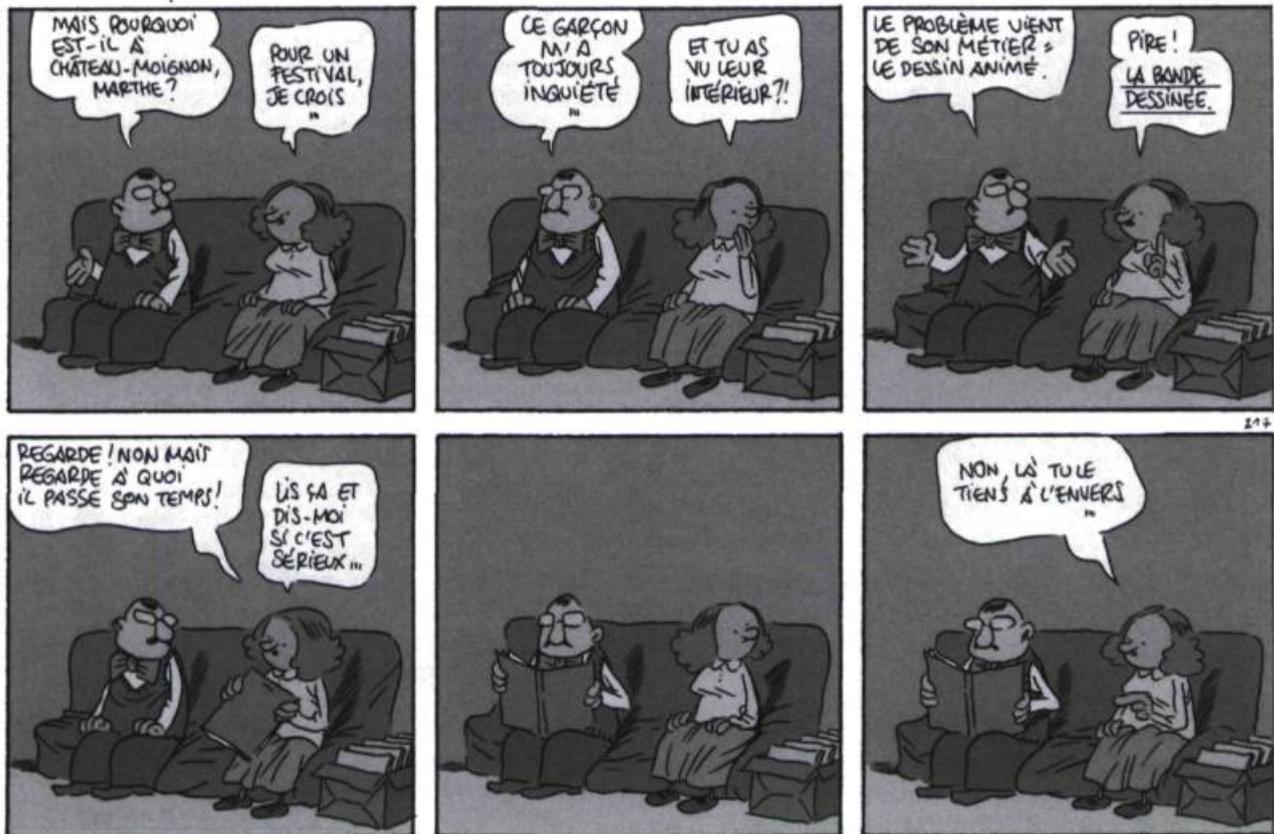
0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grégoire, M. (2008). La mauvaise réputation. *Québec français*, (149), 37–41.



Le retour à la terre, Manu Larcenet et Jean-Yves Ferri, Dargaud, 2002.

La mauvaise réputation

MICHAËL GRÉGOIRE*

Grandement méconnue, la bande dessinée est encore trop souvent exclusivement associée au monde de l'enfance et au divertissement humoristique. Malgré la présence d'œuvres riches, volumineuses et variées depuis quelques années, la lecture de la bande dessinée, qualifiée de facile par plusieurs, ne semble pas très valorisée, notamment en milieu scolaire où elle est rarement utilisée. C'est donc cette *mauvaise réputation* qui sera à l'honneur dans ce texte. Il s'agira ici de poser un bref regard sur ce qui a façonné et ce qui façonne les perceptions négatives entretenues à l'égard de la lecture de la bande dessinée.

Un problème d'image

Le monde éditorial du 9^e art¹ est en pleine effervescence. La très sérieuse revue *Lire* l'annonçait d'ailleurs avec fierté sous la plume de Pascal Ory, en 2003 : « Réjouissons-nous. En terre francophone, jamais on n'a publié autant de nouveautés en bande dessinée ». Au-delà des simples nouvelles parutions, c'est tout le marché du livre de bande dessinée qui est en ébullition. Alors qu'un peu plus de 1 500 BD étaient publiées en 2000, six ans plus tard, c'est plus de 4 000 publications qui prenaient d'assaut les librairies, témoignant à juste titre du dynamisme de ce moyen d'expression. Dans

son *Bilan pour l'année 2006*, Gilles Ratier, secrétaire général de l'Association des critiques et des journalistes de bande dessinée (ACBD), dévoilait notamment que 85 séries de BD avaient bénéficié d'un tirage de plus de 50 000 exemplaires, ce qui témoigne d'une « présence massive et constante dans les premières places sur les listes des livres les plus vendus, tous genres confondus » (Groensteen, 2006a).

Ce portrait plus économique pourrait rassurer et signifier que la lecture de la bande dessinée est aujourd'hui pleinement valorisée pour ce qu'elle est. Ces chiffres, très révélateurs, tendent d'ailleurs à donner une bonne idée de l'impact culturel et social du 9^e art. Pourtant, malgré ces bonnes nouvelles, Groensteen, théoricien du genre, hésite à affirmer que la bande dessinée aurait « conquis ces fameuses lettres de noblesse derrière lesquelles elle court depuis des décennies ». Selon lui, « il est incontestable que la bande dessinée a connu une certaine promotion dans l'ordre des valeurs culturelles. Cependant la place qui lui est reconnue est beaucoup plus fragile, ambiguë et contrastée qu'il n'y paraît ». Malgré des données initiales plutôt encourageantes, ce dur constat laisse donc entrevoir une réalité bien présente encore de nos jours : la bande dessinée souffrirait (toujours !) d'une *mauvaise réputation*.



Journal d'un album, Dupuy et Berberian, L'association, 1994.

Même si « plus personne aujourd'hui n'est stigmatisé parce qu'il "s'abaisse" à lire une bande dessinée[...] une certaine condescendance perdure néanmoins ». Ce mépris se traduit souvent par le fait de ne pas considérer la bande dessinée comme une vraie lecture. Autrement dit, lire une BD, ce n'est pas vraiment lire.

Dans un essai au titre éloquent, *Un objet culturel non identifié*, Groensteen attribue au genre cinq handicaps symboliques, dont le fait qu'il ne serait qu'un genre bâtard et que, sur le plan narratif, son niveau d'ambition serait, au mieux, celui d'une sous-littérature. Il semble donc « que pèsent sur [la bande dessinée], peut-être à jamais, des vices intrinsèques, des fautes originelles qui la vouent à l'indignité »³ (2002).

Une image vagabondant entre le divertissement et l'enfance

Deux de ces handicaps, *la tâche ingrate d'amuser et le péché d'infantilisme*, conditionnent encore grandement l'image que se font la plupart des gens de la bande dessinée. « Le grand public tient souvent la BD pour synonyme d'évasion, de détente, de lecture facile »⁴ (*ibid.*). Pour plusieurs personnes, bande dessinée rime avec humour. D'ailleurs, l'appellation utilisée aux États-Unis pour désigner la bande dessinée est sans équivoque quant au divertissement : on dit bien *comic book*, ce qui « laisse indûment entendre que la bande dessinée serait humoristique par essence »⁵ (Groensteen, 2006a). Historiquement, la bande dessinée a bel et bien trouvé sa terre d'élection auprès des jeunes avec le divertissement. Pourtant, constatant que les « motivations initiales » des toutes premières bandes dessinées continuent encore à les caractériser, Groensteen regrette que cette forme d'expression ne soit pas mieux connue : « La bande dessinée reste, dans l'esprit du grand public, souvent confondue avec ses productions les plus triviales, comme si elles l'incarneraient essentiellement, comme si elles disaient la vérité sur l'art qu'elles prétendent représenter » (Groensteen, 2006b). Elle conserve donc souvent cette étiquette de divertissement humoristique sans autre prétention.

Hormis cela, la majorité des gens associent toujours la bande dessinée à un public enfantin. « La relative pauvreté des attentes que la plupart des lecteurs entretiennent à l'endroit de la bande dessinée peut s'expliquer historiquement par le fait qu'elle s'est longtemps adressée de façon privilégiée, sinon exclusive, aux enfants » (Groensteen, 1998). De nombreux magazines de bandes dessinées s'adressaient d'ailleurs principalement aux jeunes, même si le défunt journal *Tintin* se réclamait pour les « jeunes de 7 à 77 ans ».

Les jeunes ont toujours été un public de choix pour la BD. Vers la moitié du XX^e siècle, de véritables croisades ont été lancées contre elle dont l'objectif était alors clair : il fallait protéger la jeunesse, ce qui s'est notamment concrétisé avec la fameuse *Loi française du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse*.

En France et au Québec notamment, les éducateurs et le clergé catholique ont joué un rôle particulièrement actif dans ces guerres contre « les illustrés ». Pour eux, la bande dessinée était nocive, nuisible et moralement douteuse, d'où l'importance de protéger les jeunes. À cette époque, les journaux et les magazines où figuraient la bande dessinée étaient très populaires auprès des enfants et des adolescents. On n'hésitait pas alors à déclarer que la bande dessinée faisait « concurrence au "vrai livre" » (Groensteen, 2006a), une conception que l'on retrouve encore étrangement de nos jours chez bon nombre d'éducateurs. Ces luttes au nom de la morale ont fortement imprégné les perceptions à l'égard du 9^e art, contribuant ainsi à discréditer et à dévaloriser cette forme de lecture : « C'est un fait avéré : les attaques souvent très virulentes dont la bande dessinée a fait l'objet [...] ont été à l'origine de bien des préjugés qui ont perduré longtemps après » (*ibid.*). Le témoignage suivant de Pierre Strinati résume à lui seul tout le mal pensé à l'égard de la bande dessinée vers 1960 : « Je ne devais pas être le seul de ma génération à avoir été profondément influencé par les bandes dessinées de mon enfance, et pourtant il fallait bien constater que personne n'en parlait ! Je soupçonnais que la raison de ce silence devait être recherchée dans une sorte de blocage psychologique : les gens de mon âge devaient avoir honte d'avouer leur goût passé ou présent pour ces bandes dessinées [...]. Tout le monde savait bien en effet à cette époque que les enfants qui lisaient des bandes dessinées étaient ou allaient devenir des crétins, des dégénérés, des criminels » (*ibid.*).

Pourtant, évoquant les souvenirs de Jean-Paul Sartre qui confiait vouloir lire à chaque semaine tous les magazines de BD, Groensteen rapporte que « le fait d'avoir lu [des bandes dessinées] n'a pas empêché le petit Jean-Paul de devenir le grand intellectuel Sartre » (*ibid.*). Lire des bandes dessinées ne serait donc pas si dommageable !

La bande dessinée en milieu scolaire

Le milieu scolaire a été pendant longtemps un des principaux acteurs qui luttaient contre la bande dessinée, alors jugée nocive et amoral pour la jeunesse. Après une période plus trouble, elle « allait finir par rentrer en grâce auprès des éducateurs, comme l'illustra exemplairement l'ouvrage d'Antoine Roux [au] titre manifeste : *La bande dessinée peut être éducative* » (*ibid.*). Manuel Hirtz et Harry Morgan décrivent très bien (et avec humour) ce changement soudain quant à l'apport potentiel de la BD à l'école : « Vers 1968 les arguments s'inversent. Les illustrés ne servent plus de manuel du parfait terroriste à l'enfance délinquante ; au lieu de désapprendre à lire, la BD apprend à lire. On s'était trompé. On

n'eut jamais aucune explication de ce singulier revirement – et, naturellement, pas de mot d'excuse » (*ibid.*).

En dépit d'une certaine évolution des mentalités, Groensteen souligne avec justesse que « la bande dessinée ne sera [...] plus taxée de nocivité, mais le soupçon de médiocrité [...], en revanche, lui collera à la peau » (*ibid.*). À l'école, la situation sera la même et la bande dessinée se verra très souvent « mise à l'écart parmi les sous-littératures destinées aux illettrés de ce monde qui, tels d'éternels enfants, ont besoin des images pour lire » (Therriault, 1994a).

Une brève enquête, réalisée par Madeleine Gauthier en 1995 auprès d'enseignants du secondaire de la Commission scolaire des Chutes-de-la-Chaudière, illustre fort bien ce « soupçon de médiocrité » évoqué précédemment. Treize enseignantes et enseignants avaient alors accepté « de répondre à un bref questionnaire portant sur la lecture de bande dessinée par leurs élèves, de même que sur son utilisation en tant qu'outil pédagogique » (Gauthier, 1996). Les données recueillies témoignent, plus souvent qu'autrement, d'attitudes généralement négatives par rapport au genre. De simples directives comme l'interdiction d'en lire en classe (ou lors des périodes de bibliothèque) et des commentaires évoquant le fait que ce n'est pas une *vraie lecture académique* en disent long sur le peu de crédibilité que semblent accorder les enseignants à la bande dessinée. Cette enquête révélait aussi que personne ne l'uti-

lisait comme outil pédagogique, laissant paraître à nouveau qu'il ne s'agit là que d'un divertissement (ou d'une récompense à la fin d'un cours !). « Les enseignantes et les enseignants sont très loin d'en reconnaître les mérites : la BD semble être considérée comme une entrave à l'atteinte des objectifs pédagogiques » (*ibid.*). Dix ans plus tard, Jean-François Boutin allait dans le même sens en écrivant qu'« il est facile de constater qu'à l'égard de la bande dessinée, les représentations, du moins en classe de français, n'ont guère évolué » (Boutin, 2005).

Le manque d'intérêt semble aussi bien présent : « Plusieurs enseignants ont avoué être peu familiers avec la bande dessinée et éprouver quelques difficultés à s'y intéresser ou simplement à donner du sens à leur lecture » (*ibid.*). Didier Quella-Guyot, professeur de lettres en France et passionné de bande dessinée, laisse entendre que ce désintéressement serait lié directement à l'attitude même des enseignants à l'égard de la BD : « Il y a quantité d'enseignants qui en ont lu et qui n'en lisent plus, parce qu'il y a un moment où ils se sont dit que pour être sérieux il fallait passer à autre chose » (Moussaoui, 2000).

Malgré ce portrait négatif, la lecture de la bande dessinée trouve parfois sa place dans les classes, même s'il ne s'agit souvent que d'initiatives isolées. Devant la quasi-absence de matériel pédagogique, des enseignants consacrent souvent beaucoup de temps à la conception d'activités exploitant le 9^e art. Il faut cependant établir



Paul à la pêche, Michel Rabagliati, La Pastèque, 2006.

une distinction entre les activités qui proposent de créer une BD et celles, plus rares, qui invitent les élèves à en lire avec des objectifs pédagogiques précis. Il n'en demeure pas moins que « ce moyen d'expression continue d'être sous-utilisé par les enseignants (quel que soit le niveau d'enseignement) » (Mayeux, 2006). Force est d'admettre que « l'utilisation de la bande dessinée à des fins d'apprentissage ne fait pas l'unanimité » (Renwein, 1990).

La situation pourrait toutefois changer puisque le tout récent *Programme de formation de l'école québécoise pour l'enseignement du français au deuxième cycle du secondaire* (2007) inclut la bande dessinée au sein du répertoire personnalisé de lecture que les élèves doivent se constituer au fil des ans. Cela devrait sans doute légitimer quelque peu l'utilisation de la BD en classe, mais cela ne nous renseigne guère sur les perceptions qu'en ont les enseignants. Ce n'est pas parce qu'elle est présente dans le *Programme* qu'elle sera mieux acceptée pour autant.

Les résistances sont donc bien tenaces, même si elles ne sont sans doute que le constat d'une grande méconnaissance à l'égard du 9^e art. Dans l'enseignement du français, la bande dessinée résiste plutôt mal aux attaques nourries de préjugés et souffre de la comparaison avec le roman, considéré souvent comme la seule *vraie lecture académique*.

Enfin, il est intéressant de constater que le cinéma et la bande dessinée bénéficient d'une crédibilité complètement différente en milieu scolaire. Alors que le cinéma a ses entrées dans plusieurs classes (notamment avec l'aide de l'organisme *L'ŒIL CINÉMA*), la bande dessinée, elle, ne s'y trouve que trop rarement.

La bande dessinée et les jeunes

Même si l'effervescence récente dans le monde de la bande dessinée « semble avoir peu de répercussions dans le milieu scolaire » (Mayeux, 2006), et en dépit de cette dépréciation à son égard, la situation semble bien différente du point de vue des jeunes. Alors que ces derniers semblent trop souvent éprouver de la difficulté à s'intéresser à la lecture, de récentes études tendent à démontrer que ceux-ci apprécient beaucoup la BD.

Dans un article publié en 2005, Jean-François Boutin relève la situation paradoxale qui a cours entre les intérêts des élèves et ceux des enseignants. Du côté des élèves, une étude du MEQ (*Compétences et pratiques de lecture des élèves québécois et français*, 1994) dévoile que 94,4 % des jeunes élèves québécois montrent un intérêt certain pour la lecture de la bande dessinée. Dix ans plus tard, une enquête réalisée par Monique Lebrun (LIS, 2004) signale que 70,4 % des jeunes considèrent la bande dessinée comme un bon ou un excellent genre, ce qui lui donne le deuxième rang quant à « l'appréciation positive » des différents genres, après le roman d'aventures. Du côté des enseignants, une enquête du MEQ (*L'art d'enseigner la lecture*, 1994) indique que seulement 18,2 % des enseignantes et des enseignants du secondaire ont recours à la bande dessinée dans le cadre de leurs pratiques pédagogiques. Ces quelques données montrent l'écart considérable qui existe entre les intérêts des jeunes pour la BD et les pratiques des enseignants à cet égard. À la lumière de ces données, il faut reconnaître, tout comme le souligne Boutin, que la bande dessinée demeure le genre littéraire de prédilection des jeunes.

L'intérêt est donc bel et bien présent. Alors que de nombreux enseignants se plaignent du désintéressement des jeunes à l'égard

de la lecture, il y a là une piste intéressante à exploiter. Nombreux sont les jeunes qui se sont intéressés et qui s'intéressent à la lecture par le biais de la bande dessinée. Toutefois, il ne faudrait pas faire l'erreur de la considérer uniquement parce qu'elle intéresse les jeunes peu enclins à lire. Cette vision réductrice de la lecture de la BD pourrait laisser croire qu'elle serait « le dernier rempart contre l'analphabétisme ("mieux vaut qu'ils lisent des bandes dessinées plutôt que rien") » (Groensteen, 2006a). Le monde du 9^e art a beaucoup plus à offrir et tout un univers s'ouvre aux jeunes qui le découvrent.

Un manque de considération et une visibilité médiatique déficiente

Pour mettre en évidence cette dévalorisation de la bande dessinée, il suffit aussi d'observer l'attention et les intentions que lui portent les différents médias. Que ce soit dans les journaux, à la radio ou à la télévision, il est plutôt rare qu'il soit question du 9^e art. Pour Groensteen, cela « n'est que le reflet du peu d'estime dans laquelle les personnalités les plus influentes [...] tiennent la bande dessinée » (*ibid.*). En prenant conscience du pouvoir exercé par les médias, on ne peut que conclure que cette différence de traitement contribue, elle aussi, à nuire à l'image de la BD. Et que dire de cette utilisation pernicieuse du terme « bande dessinée » dans les journaux ! Très souvent, des journalistes l'utilisent pour établir des comparaisons peu flatteuses : « Lorsque les mots " bande dessinée " apparaissent dans la presse, c'est bien souvent comme repoussoir, à l'occasion de comparaisons dévalorisantes qui viennent presque automatiquement sous la plume de certains critiques de cinéma ou de télévision pour stigmatiser la médiocrité de tels films ou programmes. Cette forme insidieuse de dénigrement est aussi très fréquente, bien entendu, chez les intellectuels ayant tribune ouverte dans les médias » (*ibid.*).

En outre, la BD ne bénéficie pas du même traitement médiatique que le cinéma. Plusieurs films ont droit à des dossiers et à des articles dans les journaux, ce qui est loin d'être le cas pour la BD. Le moindre navet cinématographique peut ainsi espérer se voir critiquer. Au Québec, les principaux quotidiens consacrent un volumineux cahier au cinéma à toutes les fins de semaine alors que la bande dessinée ne dispose souvent que d'un mince entrefilet. Lorsqu'elle intéresse les journaux ou les médias en général, c'est la plupart du temps pour souligner un événement d'importance comme la sortie d'un nouvel album d'Astérix.

De plus, alors que des invités de divers horizons (cinéma, théâtre, danse, etc.) bénéficient de la tribune offerte par certaines émissions télévisées populaires, les auteurs de bande dessinée, eux, n'en profitent que très rarement. « La bande dessinée n'a pas [...] l'aura mythique du cinéma. [...] Les dessinateurs ne sont qu'exceptionnellement accueillis dans [les] émissions de plateau. Sauf rares exceptions, ils n'y sont pas considérés comme de bons "clients" » (*ibid.*). Pourtant, depuis quelques années, on assiste à un réel foisonnement dans le monde du 9^e art au Québec. Du côté du monde éditorial, difficile de passer sous silence les dynamiques éditeurs québécois La Pastèque et Mécanique générale. Du côté des créateurs, nombreux sont ceux qui se font maintenant publier par de prestigieuses maisons européennes. Malgré cela, bien peu de tribunes sont offertes aux artisans du genre.

Un moyen d'expression méconnu

Groensteen écrivait en 1998 un court texte au titre éloquent : *La bande dessinée, considérations sur un art populaire et méconnu*. À la suite de l'examen des nombreux préjugés qui lui sont attribués, force est de constater que l'un de ses plus grands problèmes, c'est justement d'être méconnue. Et en milieu scolaire, la situation est la même.

Tout en partageant cette opinion, Mayeux, conseiller en bandes dessinées, avoue néanmoins que la situation a évolué légèrement au cours des dernières années. Celui-ci anime fréquemment des ateliers dans les écoles du Québec et a perçu une certaine ouverture de la part des enseignants. À l'ignorance volontaire remplie de préjugés succède maintenant une vraie curiosité, attribuable en partie, selon lui, à un rajeunissement du corps enseignant, plus ouvert à la bande dessinée. Toutefois, même si une poignée de jeunes enseignants manifestent de l'intérêt à son égard, elle se matérialise très rarement en activités auprès des élèves. Pour illustrer différemment cette méconnaissance de la BD, Mayeux établit un parallèle intéressant avec le 7^e art : c'est un peu comme si on avait cessé de s'intéresser au cinéma à partir des films de John Wayne. Imaginer que toute la richesse de la production cinématographique subséquente à ces films soit ignorée met en perspective la situation dans laquelle se retrouve actuellement la bande dessinée pour bien des gens.

Victime de cette méconnaissance, la BD souffre aussi d'être trop injustement et facilement jugée par l'opinion publique. Elle mérite d'être jugée sur l'excellence de ses productions, tout comme cela se fait pour d'autres formes d'expression. Tito résume assez bien cette déconcertante facilité avec laquelle la plupart des gens jugent la bande dessinée : « Dans la littérature, quand on tombe sur un mauvais livre, on le met de côté et on dit que ce livre-là n'est pas bon. On ne dit pas que toute la littérature est mauvaise et les gens ne se découragent pas pour un mauvais livre. Par contre, on est beaucoup plus sévère avec la bande dessinée et on a tendance à juger l'ensemble de la BD à travers une lecture qui n'est pas de la qualité qu'on espérait » (Therriault, 1994b).

Les perceptions générales présentées ici, fortement teintées par des préjugés et autres idées reçues, collent plutôt bien au genre. La tâche à accomplir pour se débarrasser de telles étiquettes s'annonce plutôt ardue : « Même si les arguments des bédéphobes sont fondés sur une méconnaissance des possibilités et des réalisations de la bande dessinée, le faisceau des préjugés qu'ils entretiennent disqualifie le média, dissuade d'y aller voir de plus près, ruine l'idée qu'il puisse engendrer des œuvres de réelle valeur » (Groensteen, 2006a).

Conclusion

Ce bref portrait des perceptions négatives n'a pas la prétention d'améliorer l'image de la bande dessinée auprès du grand public. Certains aspects présentés permettent toutefois de mieux comprendre les perceptions négatives entretenues à l'égard du 9^e art. Il n'existe sans doute pas de solution miracle pour contrer ces préjugés, mais l'école a certainement un rôle à jouer, à commencer par reconsidérer la valeur de la lecture de la bande dessinée. Pour cela, il faudra, comme le soulignait Madeleine Gauthier, convaincre les enseignants que la lecture de la BD en classe s'avère un choix pertinent : « Tant et aussi longtemps qu'on n'aura pas prouvé [aux

enseignants] la pertinence d'un tel outil [la bande dessinée], tant qu'on ne leur aura pas offert un modèle adéquat d'utilisation intelligente du discours dans leur pratique pédagogique, on fera face aux préjugés, aux critiques, à l'hostilité » (1996).

La suggestion mériterait qu'on s'y attarde davantage, mais c'est une autre histoire...

* Professeur, école secondaire la Cité-des-Jeunes, Vaudreuil-Dorion, et étudiant à la maîtrise en éducation (UQAR / Campus de Lévis)

Note

- 1 Pour ceux qui l'ignoraient encore, la bande dessinée a hérité de cette « noble distinction ».

Références bibliographiques

- BOUTIN, J.-F., « Enseigner la syntaxe au moyen de la bande dessinée : une recherche en développement en formation initiale des maîtres », *Nouveaux cahiers de la recherche en éducation*, vol. 8, n° 1, 2005.
- D'ORVES, P., « 5 questions à Didier Quella-Guyot : plaider pour la bande dessinée en classe. VousNousIls.fr, 2005. [En ligne]. Accès : www.vous-nous-ils.fr/page.php?P=data/pour_vous/temoignages/en_pratique/&key=itm_20050425_170448_5_questions_a_didier_quella-guyot.txt
- GAUTHIER, M., « L'apport de la bande dessinée », *Éducation et francophonie*, vol. 24, n° 1-2, 1996. [En ligne]. Accès : www.acelf.ca/c/revue/revue.html/24-12/gauthier.htm
- GROENSTEEN, T., *La bande dessinée en France*, Paris, Ministère des Affaires étrangères - ADPF/CNBDI, 1998.
- , « Contre-culture, culture de masse ou divertissement ? : l'étrange destin de la bande dessinée », *Esprit*, n° 3-4, 2002, p. 267-276.
- , *Un objet culturel non identifié*, Angoulême, Éditions de l'An 2, 2006(a).
- , Édito décembre 2006. [En ligne]. Accès : [www.editionsdelan2.com/article.php3?id_arti\(b\)cle=237](http://www.editionsdelan2.com/article.php3?id_arti(b)cle=237)
- MAYEUX, F., « Bibliographie commentée sur la bande dessinée », dans A. Pilote et A.-M. Boucher [dir.], *La culture en classe de français. Guide du passeur culturel*, Québec, Publications Québec français, 2006, p. 74-78.
- MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION, DU LOISIR ET DU SPORT, « Domaine des langues : français, langue d'enseignement », dans *Programme de formation de l'école québécoise. Enseignement secondaire, deuxième cycle*, Québec, Gouvernement du Québec, Direction générale de la formation des jeunes, 2007.
- MOUSSAOUI, S., *La BD au CDI : interview de Didier Quella-Guyot*. [En ligne]. Accès : http://savoirscdi.cndp.fr/archives/dossier_mois/BD/BD.htm
- ORY, P., « La BD explose ! », *Lire*, n° 319, 2003, p. 28-34.
- RATIER, G., 2006 : *l'année de la maturation, une année de bandes dessinées sur le territoire francophone européen*, 2006. [En ligne]. Accès : www.actuabd.com/IMG/pdf/ACBD_BILAN_2006.pdf
- RENWEIN, J., « Lire des bandes dessinées : l'effet de l'image sur la compréhension de lecteurs forts et faibles », dans B. Schneuwly [dir.], *Diversifier l'enseignement du français écrit. Actes du IV^e colloque international de didactique du français langue maternelle*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1990, p. 281-287.
- THERRIAULT, A., « La bande dessinée au secondaire : pourquoi pas ? », *Des livres et des jeunes*, n° 46, 1994, p. 14-17.
- , « Une nouvelle génération de la bande dessinée », *Des livres et des jeunes*, n° 48, 1994, p. 2-5.